

## *Montréal Outaouais Sophia Antipolis Concarneau*

Novembre 2025, Québec

En dix ans, ma pratique de dramaturge, la façon d'en parler aux autres et à moi-même a changé. Le déplacement d'une posture de "savoir" vers celle que j'expérimente aujourd'hui tient à trois choses : l'expérience, un long travail thérapeutique, la fréquentation de la Bellone.

Parfois je me téléporte mentalement devant mon groupe d'amix de mes 8 ans, de mes 11 ans, de mes 14 ans. Et aux jeux des métiers je dis "dramaturge". Le mot résonne dans le vide comme une claque ou comme une enclume.

Je suis entourée d'artistes de différents âges et pratiques qui luttent pour vivre de leur travail, et qui sont exigeantes et modestes. C'est par amitié pour elleux, par amour pour leur art que je travaille. Les lignes de démarcation entre mon travail et celui des personnes que j'accompagne sont parfois fluides, je ne sais pas dire ce qu'est un artiste ni ce qu'est l'art. Mais je sais dire que les deux m'ont toujours tirée vers la vie, en me montrant que quelque chose d'autre est possible, que l'on peut vivre comme ça, voir ainsi. Ce geste, cette couleur, ce mot. Je suis celle qui regarde, et fait donc exister la matière, en premier lieu auprès de celui.celle qui l'a produite.

Lorsque je dialogue avec les personnes que j'accompagne, je me figure dans la position d'un corps tendu vers l'autre, dans une identité flottante ouverte, où je suspends quelque chose du moi ( il faudrait passer plus de temps à définir ce que c'est ce - moi - auquel je crois *a priori* peu mais qui ici est bien pratique ). Dans le même temps, on peut considérer que je suis assez interventionniste, ou assertive par moments. En tout cas peu en retrait.

Ce que je cherche ces dernières années, c'est un espace relationnel où j'assume une présence incarnée, et dans le même temps je ne suis qu'un vecteur par lequel le flux passe. Cette ambivalence de *sur-présence / presque-présence* je la cherche, je l'affine, ou la met en doute. Dans mon fantasme dramaturgique, tout ce qui est dialogué, construit ensemble, est invisible dans la forme finale. Invisible au sens de circulant partout et nulle part, non désigné, en inter texte, inter image, inter temps, inter espace.

C'est une vision du travail dramaturgique, il y en a bien entendu bien d'autres. Je ne le perçois pas comme une règle mais simplement le point à partir duquel je travaille pour le moment. Je me demande si l'on définit une pratique spécifique à partir de nos habilités ou si l'on invente des habiletés pour tendre vers ce que l'on souhaiterait être.

Ecrire ce texte me permet de faire un point d'étape qui tire une flèche vers l'arrière, une vers le ciel, une droit devant. Je reviens sur mes pas me demandant avec quelles croyances je suis entrée dans cette pratique, quels sont mes outils aujourd'hui et vers quels espaces j'ai envie d'aller.

Il y a un an, la Bellone me propose cette résidence au Québec dont l'enjeu est de "réfléchir sur ma propre pratique" et de choisir une artiste pour m'accompagner. Je n'avais pas beaucoup d'espace pour penser cette résidence avant d'y être.

Je m'arrange en général pour travailler trop pour pouvoir réellement penser. Il me faudrait une dramaturge pour ma vie, qui ouvre les fenêtres, décide des heures de sieste et veille devant la porte à ce que personne n'entre. Mi fée mi physio finalement. Je suis partie avec Joey Elmaleh, une amie et artiste avec laquelle je travaille. Je cherchais quelqu'un qui serait d'accord pour ouvrir des espaces impossibles, avancer dans la forêt, parler longtemps et se taire longtemps. Joey, mi fée mi physio, c'était elle, absolument.

Je ressens - au moins- deux pôles dans ma pratique, qui sont parfois deux temps chronologiques des créations, et parfois beaucoup plus mélangés que ça. Deux pôles qui sont deux technicités spécifiques. Le premier, celui que j'apprends sur le tas concerne le temps que l'on a, l'espace dont on dispose, les moyens de production, l'équipe en place, ma proximité ou non avec l'artiste et sa matière, la force intrinsèque du projet, la gestion des besoins spécifiques de chacune, les conditions relationnelles et matérielles, etc. Cette technicité-là - essentielle - arrimée aux questions du plateau, je ne m'en suis pas préoccupée durant cette résidence au Québec et elle ne fait pas l'objet de ce texte.

La deuxième, qui est une part plus alchimique, concerne la relation établie avec l'artiste et qui permet plus ou moins d'entrer en échos avec ce que l'on me propose. Il serait faux de dire que je ne travaille pas d'après et avec mes connaissances théoriques, un champ référentiel que j'essaie de maintenir le plus large possible. Bien sûr que cela m'aide et aide sans doute les créations. Les œuvres que j'aime, les textes qui nous portent, ce sont des compagnons, et je les invoque. C'est l'un des aspects, on peut considérer, de la technicité de la dramaturge. Sur ce point spécifique aussi, il y aurait d'autres textes à écrire à propos de ce que "savoir" veut dire et dans quelle mesure cela porte ou non le travail d'un.e artiste.

Rétrospectivement, je pense avoir parfois ralenti ou alourdi des créations avec ces fameux savoirs.

Le point de recherche de cette résidence concernait une question qui m'occupe mais que je ne prends pas le temps de théoriser. Aussi car il est difficile de donner suffisamment de valeur à sa pratique pour considérer qu'il est intéressant d'écrire dessus. En le faisant maintenant je regrette de ne pas le faire plus.

Lorsque je suis en conversation avec l'artiste que j'accompagne, et que nous ne sommes pas dans le temps des répétitions mais soit en amont soit dans un temps hors plateau je constate que *j'active* une forme d'attention, un engagement corporel spécifique, un type précis de concentration. Comme une fréquence radio sur laquelle j'essaye de me brancher : celle de l'autre en face. J'appelle ça la radio-fou. Ca ne va sans doute pas de l'appeler comme ça dans un texte qui va dériver quelque part sur internet et rester là mais je ne trouve rien qui arrive à me convaincre plus. La fréquence fou c'est donc une radio que l'on active ensemble, pour tirer le réel vers un espace autre, un peu délirant. Délirant au sens où l'on se tient sur le bord de quelque chose, ensemble. Dans la façon que j'ai de le présenter-là on dirait un bouton on/off que j'allume à tous les coups. Evidemment non et on ne rencontre pas l'ensemble des gens avec lesquels on travaille. Dans le meilleur des cas il se passe quelque chose de cet ordre. Une forme de co-présence où le langage circule autrement. Ce sont pour moi des espaces de co-vulnérabilité et de grande intimité. Je cherche une parole qui déborde. Qui déborde de ce que l'on avait prévu de dire, qui déborde de la bouche, par-dessus la frontière de notre corps, qui nous sort par les yeux, depuis le ventre. Cette parole je ne la suture pas, elle advient parfois si tout le monde est vraiment là. J'ai, comme beaucoup d'entre nous, un rapport au réel parfois altéré, tantôt mes pensées vont trop vite, tirent en l'air dans un chaos généralisé où tout est possible, tantôt c'est le grand hiver le temps s'étire je tâtonne dans le noir pour chercher des sensations. De cet espace-là d'expérience de l'être - qui est une forme de connaissance- je n'essaye plus de me départir. Je viens au travail avec.

J'ai noté quelques mots qui forment un petit portrait de ma pratique ou plutôt de ce que je souhaite qu'elle soit.

aiguiser les angles - ouvrir les fenêtre pour faire entrer de l'air - tendre la paume de ma main  
- porter le bâtiment sur ma tête - arrondir les gouffres - faire la foire - attirer l'attention  
ailleurs - capter les fréquences basses - sculpter l'espace et le temps - faire la sieste au  
plafond - danser à contre temps - faire la courte échelle pour passer le mur -inverser les

aiguilles du temps - glisser le doigts dans la fissure - bloquer les sortilèges - scripter l'air des choses - essayer la joue - tendre une image qui console - dire je suis désolée - manifester le soleil

Je suis arrivée au Québec avec deux envies : lire à voix haute et réfléchir à cette affaire de « radio fou ». Ce temps de travail a été une occasion pour moi de pousser ma recherche dans des espaces expérimentaux qui n'ont pas vraiment leur place lorsque je suis au service des créations. Je suis partie avec l'idée de chercher à convoquer avec l'autre un espace impossible. Qu'est ce qu'un espace impossible ? La question était tournée vers moi-même. On l'a interprétée de différentes façons avec Joey : en marchant dans la forêt, dans la ville, en écrivant à deux, en lisant à voix haute, en tirant les cartes, en dansant, en faisant des sessions de cordes.

La poésie pour moi est un espace impossible au sens où elle est une recherche qui diffracte le temps l'espace et nos perceptions. Et ce qui me touche le plus dans ma pratique, c'est quand elle se rapproche de la poésie. Pendant 15 jours, Joey m'a lu des textes à voix haute pendant des heures et c'est l'une des choses les plus belles que j'ai faites de ma vie, j'ai beaucoup de chance de pouvoir vivre ça. On avait chacune emporté dans nos valises nos récentes et nos vieilles obsessions et en arrivant on a dégainé l'ensemble sur la table, nos armes tendres. Notre fantôme commun, *4.48 Psychose* lu par Joey dans un souffle continu une après midi a plané dans l'air tout le voyage. "C'est moi même que je n'ai jamais rencontré dont le visage est scotché au verso de mon esprit ». Sarah notre amie, une *hantologie* chérie.

Avec Joey on a tourné autour de différents espaces relationnels forts, permis par la relation d'amitié et de confiance que nous entretenons toutes les deux. Nous n'avions pas de plan de résidence avec un planning précis, ou des objectifs. J'ai la sensation en revanche que nous avons tenu un espace continu de concentration, de lien, en ayant conscience de ce temps offert dont on avait envie de se saisir à pleines dents à pleines mains, avec beaucoup d'enthousiasme. Ça a été un moment introspectif pour moi, pas toujours des plus lumineux mais toujours doux.

En préparant la résidence, j'avais écrit un petit texte qui a ensuite été comme une matrice de départ pour un poème écrit à 2 mains avec Joey. On a écrit, l'une par dessus l'autre, en rebond de nos existences. C'est une sorte de pain-surprise : lorsqu'il n'est pas défait il a plutôt bon allure, en croûte dorée. On prend la première part, c'est la loterie. Plus le temps passe, plus le pain est détrempé.

Le 6 novembre, premier jour de neige à Montréal, on se donne toutes rendez-vous à la Remise, 540 rue Boucher, 14h30. Rachel, Claudel, Eva nos anges de la Serre ont invité Marilou Craft, Alegria Gobeil, Mickaël Martini, JJ Houle. Joey porte un ensemble de cheerleader, moi une robe de prom, deux fiancés de l'Amérique sauce rance. Joey lit le texte, nos deux voix ne sont qu'une, une salade composée biographique, sur fond de musique du bar et de machine à sous. La serveuse a prêté à Claudel une robe de princesse. On forme une sacrée équipée dans ce milieu d'après-midi de novembre et je me sens très reconnaissante.

Je retranscris le poème ici comme une archive avec l'accord de Joey, en me permettant de caviarder certains passages qui me paraissent trop intimes pour le contexte précis de cette publication.

Ce n'est pas un texte éclairant sur ma pratique dramaturgique sur le plan théorique, mais c'est un texte éclairant selon moi sur les liens entre mon travail et l'amitié, entre mon travail et mes pratiques personnelles, entre mon travail et l'écriture, entre mon travail et la part biographique qui s'y loge.

## **PICK ME MANIFESTO**

*les vêtements me tiennent car au milieu de moi il n'y a rien*

*Au wagon bar voiture 8 tout est stupide le yaourt stupide les couverts en bois stupides le double espresso stupide la fille à côté avec ses ongles stupides*

*Ma façon de couper avec la tranche de la fourchette au lieu d'utiliser mon couteau stupide ma façon de me pencher sur la table haute pour porter la nourriture à - stupide*

*Le réel est stupide et je lui griffe le visage*

*Je suis stupide et je me griffe le visage - Dans la coexistence des choses j'étouffe entre les trains j'étouffe dans la linéarité soudaine du temps - quand est ce que le temps est devenu linéaire dans quel espace de mon inattention est il passé, linéaire derrière ma nuque*

*J'habite dans chaque chose sauf en moi même ce grand trou - il faut se tenir là dans la vitesse qui défile dans la fille de 6 ans en sandales qui mange dans la conversation d'à côté dans le menu et ses suggestions d'été - il faut se tenir là dans cet insupportable dans ce merveilleux*

*Je dis il faut et ça veut dire - sinon où-*

*Il faut un espace impossible - impossible seulement est supportable - la prochaine qui dit : imagination je monte sur sa tête et je l'étouffe - le prochain qui écrit imagination 1 pic à glace pour chaque œil - imagination pauvre fille recompose que ce qu'elle connaît rapièce les bouts de ce qui a été vu imagination se tient en un morceau, pense qu'elle même existe - impossible habite partout en dehors*

*Sarah Kane:*

*"C'est moi même que je n'ai jamais rencontré dont le visage est scotché au verso de mon esprit"*

*À l'impossible nul n'est tenu.*

*Et pourtant tu es là avec ton corps toujours trop jeune devant les hommes en costard. Toujours trop maladroit pour allumer un feu, faire à manger sans te brûler ou te couper ou te goinfrer, pour subvenir à tes besoins. Toujours un poil qui t'a poussé sur le visage sans que tu le voies faire - le batard, quand est-ce qu'il a pris cette liberté là, ce temps là sur toi, dans la nuit le dos tourné sûrement, et c'est pas comme si tu dormais beaucoup putain - ce corps qui t'as trahi et te trahira encore. Et avec ce corps pas une guerre du tout, même si la guerre vraiment on comprend ça, on est bonnes pour la guerre, et la guerre bonne pour nous, mais ici pas de guerre mais seulement un putsch permanent, les eaux internationales de soi, la loi y flotte sans radeau, sans vie, sans brise-glace. Pic à glace.*

*On se tient sur les bords extérieurs de nous même tu serais la poète et moi l'idiot qui peut tout - tu dances en robe fais le feu je suis le garçon sur la moto neige, mange dans la casserole à contre temps - inverse le sens des heures porte des enfants sur la tête n'articule aucun mot tu es la fille au petit dos sue dans le synthétique englouti tous les seuils - tu manges le sucre perlé en grappes voraces dis regarde je sais faire le pont, marche la tête à l'envers dans les cathédrales*



*dans un petit cadre délimité au sol elle fait le show sans s'arrêter elle fait le show jusqu'à l'épuisement - elle mange des petits suisses qu'elle fait sauter sur sa cuillère prend des positions intenable lit tous les livres et les oublie - puis elle s'assied et ne fait plus rien - on se bat pour rien - parce que quelqu'un tire la langue, parce que deux filles ont le même foulard*

*Impossible de tenir là avec tout ce qu'on sait et qui nous troue le cul.*

*Isaïe: "plus j'accrois ma connaissance plus j'accrois ma douleur".*

*Tenir comme encaisser.*

*Tenir comme tenir tête.*

*Tenir comme le pli de ta mini-jupe trop courte dans la nuit trop longue.*

*Tenir comme tenir la jambe, on vous fait peut être un peu chier mais au fond ça passe le temps et y'a de quoi se flatter d'une rencontre d'artistes francophones aussi cool que nous autres.*

*Tenir comme y tenir, tiens le plus fort contre toi, tu sais qu'il va partir dans un moment.*

*Tenir contre le vent et la mer qui claquent, une digue quoi, une dyke, une soeur.*

*Tenir comme se tenir là, en OG folle du bus à regarder passer le monde et les mocassins claquer sur le béton universel de toutes les stations de métro du monde, "en itinérance" comme on dit chez le consul, en mendiant quoi, à la marge, en ravage.*

*Tenir comme à un fil, suspendues, au bout d'une corde nouée en séance shibari ou de lacets dans les chiottes de l'hôpital de King's college.*

*Dans Simple life: Paris Hilton et Nicole Richie fistent une vache.*

*Maurice Blanchot me dit*

*L'image est un bonheur car elle est une limite auprès de l'indéfini, possibilité d'arrêt au sein du remuement : par elle, nous nous croyons maître de l'absence devenue forme, et la nuit compacte, elle même, semble s'ouvrir au resplendissement d'une clarté absolue. Oui l'image est bonheur - mais près d'elle le néant séjourne, à sa limite il apparaît, et toute la puissance de l'image, tirée de l'abîme en quoi elle se fonde, ne peut s'exprimer qu'en lui faisant appel.*

*Je tire les cartes à Léa et on conclut la séance sur cette phrase: choisir sa ruine.*

*Pica parce que tu manges tout avec tes yeux, tes seuils, tes deuils. Et tu me racontes les trésors de la cave de ta tante morte (les instruments de la Franc-maçonnerie et les contrats d'assurance-vie) et je te dis comment la directrice de l'hôpital de Quimper a refusé de rendre le corps de ma mère et pourquoi l'overdose de mon frère était aussi accidentelle qu'une overdose peut l'être. On se fait des blagues. On régurgite, on crache le morceau, on assaisonne, on envoit, y'a un supplément pour l'humour noir, on paye tkt, on a déjà payé on paiera encore. Pica pica les livres qu'on mange et les idées remachées dont on espère préparer suffisamment joliment les miettes pour les faire ressembler à des plats complets et pas trop radins, même si l'essentiel est perdu en chemin. L'essentiel c'est l'obscurité du goût de la première bouchée. On sait bien le péché originel goûte pareil. L'obscurité de pourquoi t'a aimé ça comme ça là à ce moment là sans annonce sans trigger warning sans traumavertissement, et tu peux pas l'expliquer, tu peux l'expliquer ? Tu peux pas l'expliquer ta sensation aiguë comme un pic à glace qui triture le bloc du monde et lui fait cracher sa petite monnaie en glaçon intelligible indigeste, la rançon, le racket du monde c'est ce qu'on a pour vous aujourd'hui: la dramaturgie en glace pilée.*

*Les écureuils.*

*Suzanne la chienne.*

*Fauve la chienne.*

*Les buses.*

*La souris insomniaque de la cabane, dite: "cette grosse pute de souris"*

*Mais pas d'ours.*

*Des t-shirt à message:*

*who's a good boy ?*

*Stop being straight*

*Protect the dolls*

*All men should be fistfucked*

*Smash capitalism*

*The art and tennis club*

*Les " pick-me girls " prissent l'approbation des hommes et imitent leurs comportements pour s'en rapprocher. Les pick-me girls ou pick me sont des stratèges politiques qui s'ignorent car des modèles d'entrismes, des leçons de survie en milieu hostile, des habitantes transfrontalières des pratiques normatives de genre et les pires misogynes qui soient.*

*Comme à toutes les bâtardes, nous leur vouons un culte.*

*Les pick-me te raconteront comment lister tes privilèges et les garder en jouant leurs copines les unes contre les autres. Parce que leurs copines ne comptent pas. Parce qu'elles n'ont aucun pouvoir. Parce que subir n'est pas un life-style en option pour la pick-me.*

*Dans ton devenir pick-me, pense bien à toujours pleurer la première dans un débat où tu pourrais passer pour la méchante (c'est aussi un argument de Audre Lorde). Ainsi tu feras pencher vers toi la balance de l'empathie générale. Pleure en premier. Montre leur que c'est inadmissible de se laisser parler comme ça. Montre leur que c'est impossible.*

*Dans ton devenir pick-me, apprends la langue des traîtres, sois loyale à l'impossible.*

*À 11h30: prep et magnésium.*

*Sur Whats Ap à 4h12 dans la cabane j'écris à N. « rien ne m'importe plus que ton slip » puis j'épingle le message dans la conversation preuve de l'importance capitale de cette déclaration.*

*Montpellier, Outaouais, Quebec, Canada 5900 km de Montpellier, France, qui n'est qu'à 310 km de Sophia Antipolis où j'ai grandi et à 1040 km de Concarneau où tu as grandi. On longe le chemin qui descend la maison, on marche sur la route principale bordée de villas, un dépanneur, un cimetière, une église Notre Dame de la Consolation, un écran publicitaire annonçant les élections locales imminentes. On tourne à droite pour rejoindre un terrain de jeu qui doit être très prisé dans la belle saison. Tu as fait du thé tiède que je sors de mon sac, on sort tout un tas de choses de nos sacs. Sans enfants sans parents nous sommes les parentes et les enfantes des unes des autres dans un temps indéfini qui s'étire depuis mes douze ans jusqu'à aujourd'hui assise sur la même balançoire à Sophia à Concarneau ou à 6000km le bout des pieds qui traîne au sol. On se tient sur les bords extérieurs de nous même. Avant de partir, je prends une photo de toi à Paris. Tu poses devant la vitrine d'un magasin d'extermination de nuisibles ( rats, souris, blattes, cafards) tu souris en faisant le signe « V » avec l'index et le majeur de la main droite, ce qui veut dire qu'on a forcément plus de 30 ans. En lettres capitales jaunes il est inscrit «*

*NE VOUS LAISSEZ PLUS ENVAHIR »*

*Au cimetière de Montpellier Canada on a trouvé des prénoms exceptionnels, qu'on espère donner à des enfants ou des personnages.*

*Aldege*

*Auxilia*

*Venalda*

*Exzilda*

[REDACTED]

[REDACTED]



[REDACTED]

[REDACTED]



[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

*Vivre dans le tableau Sunday in the Park de Kent Monkman.  
Autour de nos lits les objets s'entassent - douve et château fort, grand règne immobile - et 3  
volcans montent la garde pour toi - Il faut un espace impossible - impossible seulement est  
supportable -*

**RESISTANCE**

OF THE HEART AGAINST  
BUSINESS AS USUAL

